

Rencontre avec l'Humanité

Avec mes deux camarades Inès et Nephtys, nous avons participé au projet « *Speak Out* », mis en place par Médecins du Monde. Nous nous sommes rendues à quatre reprises à Grande Synthe, une ville voisine de Dunkerque bordée par la mer, dans laquelle des centaines de réfugiés se réunissent dans l'optique de rejoindre les terres anglaises. Le projet « *Speak Out* » vise à donner la parole aux exilés qui ne sont pas réellement écoutés, ni même considérés. Simplement s'approcher, discuter, écouter, rire, partager, bref, ramener un peu d'Humanité dans cet endroit si cruel: c'est en cela que consistait notre mission pour nos quatre visites. J'ai choisi de vous raconter mon expérience, mes ressentis, mes craintes, mes surprises. J'ai choisi de témoigner de la réalité du terrain, sous l'œil sensible et encore très idéaliste d'une jeune étudiante de 19 ans.



Deux exilés rencontrés dans le camp de Grande-Synthe. Photo: Nephtys Bodet

La première fois, j'appréhende. J'appréhende d'être choquée et de ne pas pouvoir gérer mes émotions. J'appréhende d'assister à des scènes de violence, telles que les médias les décrivent. J'appréhende tout simplement d'affronter la misère la plus totale. Puis on arrive, on découvre. On aperçoit un énorme bidonville à proximité d'un hangar désaffecté, en face de grandes enseignes commerciales. Ça grouille de monde, comme si une petite ville était subitement sortie de terre. On entre, discrètement, sous les regards méfiants et curieux de quelques hommes, installés à l'entrée du camp, tenant comme une petite boutique avec quelques cigarettes et de quoi cuisiner. On avance dans ces allées sinueuses, bordées par des tentes et des abris de fortune, faits de débris et de bois ramassés aux alentours. Au milieu, des chariots, les débris jonchent le sol et quelques enfants jouent avec ce qu'ils peuvent trouver, les pieds nus. On sent la fumée, émanant des feux autour desquels les familles se réunissent pour faire face au froid. Ils cuisinent, ils chantent, ils discutent autour d'un thé. Malgré les conditions de vie dans lesquelles ces Hommes se trouvent, l'ambiance est chaleureuse. On se joint à une famille, qui nous accueille le sourire aux lèvres. Juste à côté, une femme berce son enfant dans un chariot, emmitoufflé dans une fine couverture. Beaucoup nous repèrent et demandent de l'aide pour soigner leurs blessures, obtenir des médicaments, ou toute autre sorte d'affaires. Nous les

dirigeons vers *“la clinique mobile”*, un dispositif mis en place par *Médecins du Monde* permettant de proposer des soins aux réfugiés blessés ou malades. D'autres associations font aussi vivre le camp, en fournissant des repas chauds ou en installant des douches, des prises électriques, ... Cette première approche m'a permis de prendre conscience de ce qu'était réellement la vie dans les camps, de déconstruire l'image que reflètent souvent les médias, une image gorgée de violence, d'incivilité, de danger et de menace. Nous quittons les lieux, le cœur lourd et l'esprit perturbé, tout cela mêlé à un sentiment de culpabilité et d'impuissance.

Lors de notre seconde visite à Grande Synthe, tout a radicalement changé. Le lendemain de notre première sortie, le 16 novembre 2021, le camp a été démantelé, violemment, par surprise, sous des températures glaciales. Des expulsions perçues comme *« illégales et inadmissibles »* selon l'association Utopia 56, qui vient en aide aux personnes exilées. Dès lors, les réfugiés sont installés au bord d'une autoroute, sur un chemin de fer désaffecté, bordé par le lac du Puythouck, plus excentré. Le camp s'étend sur des kilomètres, avec des tentes installées parfois à l'abri des regards, dans les arbres et les bosquets. Nous sommes le 6 décembre. Quelques jours auparavant, 27 migrants sont décédés lors de leur traversée, dans les eaux glacées de la Manche. Nous craignons que l'ambiance ne soit pas propice à l'échange, que les réfugiés soient préoccupés par ce drame. Finalement, nous avons retrouvé cette ambiance plutôt chaleureuse et accueillante du camp. Beaucoup de réfugiés nous parlaient de cet événement et nous ont fait part de leurs peurs, tous ayant le même objectif: gagner l'Angleterre. Ils en rêvent, en parlent avec des étoiles dans les yeux. Ils se projettent, souhaitent rejoindre leurs familles ou des amis ayant réussi à traverser. Ils veulent travailler et retrouver une situation stable, mais aussi une certaine dignité. En effet, beaucoup d'exilés sont diplômés, et travaillaient avant leurs départs. Ils sont médecins, avocats, professeurs,... Des personnes respectables, contraintes de quitter leurs pays à cause de la guerre et des conflits, réduites à néant. Inexistants. Ils nous parlent beaucoup de leurs études, et nous questionnent à propos des nôtres, en nous demandant comment pourraient-ils faire pour retourner sur les bancs de l'école. Leur détermination et leur volonté de réussir sont extrêmement remarquables.



Les exilés occupent des abris de fortune, faits de bâches et de bois. Photo: Nephtys Bodet

Nous y retournons à la fin du mois de janvier. Après deux visites, je me sens plus à l'aise pour aller vers les exilés et discuter avec eux. Il est difficile au début de s'imposer, je me sentais quelque peu illégitime et étrangère face à eux, comme si je dérangeais et que je n'avais pas ma place ici. Je n'avais pas encore bien cerné l'importance d'échanger avec eux, de leur offrir notre écoute le temps d'un instant pour qu'ils nous expliquent leurs parcours, leurs vies d'avant, leurs objectifs, leurs peines comme leurs joies, leurs souffrances, et tout ce qui en découle. J'ai pris conscience de ce qu'était l'échange, et de ce que l'on pouvait en tirer, eux, comme nous, et du caractère enrichissant des rencontres. C'est là qu'un groupe de trois hommes kurdes nous appellent. Ils ont une vingtaine d'années et sont posés entre les tentes, sur les rails d'une ancienne ligne de chemin de fer. Ils se présentent, racontent leurs histoires et nous demandent aussi de parler de nous. Après cela, je m'isole avec l'un d'eux, qui évoque une de ses passions: le football. Il m'explique qu'il jouait au football lorsqu'il était encore au Kurdistan, qu'il connaît beaucoup de clubs et de joueurs français et qu'il aimerait beaucoup pouvoir retourner un jour dans un stade. Des rêves anéantis, des vies mises sur pause. Heureusement, dans tout ce malheur, des associations et des personnes pleines de bon cœur œuvrent pour rendre leurs vies meilleures. C'est par exemple le cas d'Olivier, originaire de Roubaix et bénévole à la Croix Rouge, qui met à disposition son camping-car pour les réfugiés une fois par semaine. Il leur propose de prendre des douches, ou de soigner leurs petites blessures, et tout cela par ses propres moyens. Petit-fils d'immigré, il dit faire cela *"en tant que citoyen"*. Sur le camp, beaucoup d'autres associations installent leurs camionnettes: par exemple, l'association *Salam* distribue des repas et *Roots* fait parvenir des cuves d'eau potable. Cet élan de solidarité marquant permet aux exilés d'avoir accès aux ressources essentielles pour vivre, ou plutôt survivre.

Pour notre dernière visite, un groupe d'hommes, plusieurs récemment arrivés, d'autres installés depuis plusieurs mois, nous invite à prendre le thé. Nous nous asseyons dans un large abri, fait de bois et de bâches en plastique, ouvert sur l'avant. Sur le côté, un grand baril qui sert de cheminée nous réchauffe et de petits bancs longent les extrémités de la cabane. On nous pose beaucoup de questions sur nos origines, nos études, nos passions et nos goûts. Eux, nous parlent de leurs familles, avec la gorge serrée. Ils nous montrent des photos de leurs pays, pour lesquels ils ont un attachement particulièrement intense, et nous font écouter leurs chansons préférées. Leur vie d'avant semble leur manquer, et pourtant, ils continuent de sourire, de chanter, et d'espérer. Saad El, un jeune kurde, explique être rescapé d'un naufrage entre la Turquie et l'Italie qui a fait des dizaines de morts, dont ses amis. Ces récits glaçants et touchants semblent être irréels, et pourtant, c'est bel et bien ce qu'il se passe au large de nos côtes. Puis, nous les quittons afin de continuer notre visite. Cette fois-ci, nous rencontrons aussi de jeunes afghans venus de Kaboul, ayant fui le régime des Talibans. Le camp de Grande Synthe mélange bien plus de cultures que l'on ne pourrait le penser: les exilés ne viennent pas tous du même endroit et ne parlent pas tous la même langue. Je craignais avant de participer au projet que la barrière de la langue soit trop gênante pour communiquer. Et pourtant, tous maîtrisaient plus ou moins bien l'anglais, qu'ils avaient pour la plupart appris à l'école. Nous avons donc continué à discuter, et beaucoup nous ont fait part de leurs craintes quant aux futurs démantèlements. Ils ont remarqué qu'ils prenaient place au même moment, toutes les semaines, qu'il fasse froid comme chaud, comme si ceux-ci étaient systématisés. Durant ces expulsions, leurs tentes sont souvent lacérées et leurs affaires leur sont retirées, ce qui les déshumanise d'autant plus. Sur la route, avant de partir, je croise le regard d'un jeune vietnamien, d'une quinzaine d'années, venu seul. Il ne parle pas anglais, semble effrayé, et ne souhaite pas d'aide. Ce visage d'un adolescent complètement perdu, sans ressource, sans parent, sans appui, m'a complètement bouleversé. Cette histoire est sûrement celle qui m'aura le plus marquée, elle est selon moi symbolique de l'injustice que connaissent ces individus, de la cruauté de leurs vies, de l'inhumanité la plus totale dans laquelle ils se retrouvent.

Globalement, je pense que cette expérience de terrain est enrichissante pour un journaliste en devenir, mais pour n'importe quel individu aussi. Prendre conscience de la réalité du monde, des disparités entre les Hommes est un travail nécessaire pour comprendre la complexité de l'Humanité, mais aussi pour comprendre la place de chacun dans le monde. Partager, prendre du temps pour l'autre, même le temps de quelques minutes, peut faire d'un moment pénible un instant plus gai, plus agréable, durant lequel on s'évade. Donner

l'occasion de poser des mots sur certaines souffrances, certains souvenirs, offrir une oreille attentive, donner de l'intérêt à ceux que l'on relègue dans l'ombre et que l'on diabolise. S'éloigner des clichés, se faire une propre opinion et vivre de manière sensible la réalité autrement qu'en interprétant les récits des autres, c'est aussi le principe même de la rencontre.